

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

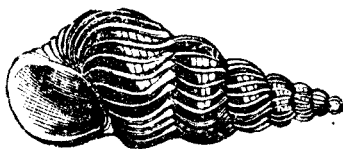
LE

Naturaliste Canadien

Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant
à l'Histoire Naturelle du Canada.

TOME QUATRIÈME

L'ABBÉ L. PROVANCHER, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
N° 8, Rue Lamontagne.

1872.

LE

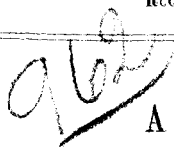
Naturaliste Canadien

Vol. IV.

Québec, JANVIER, 1872.

No. 1.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.



A NOS LECTEURS.

Nous commençons notre quatrième volume avec le présent numéro. Nous avons cru devoir en retarder d'un mois la publication, afin de faire concorder nos livraisons avec les mois de l'année; ce qui peut parer à plus d'un inconvénient.

Comptant sur une aide plus efficace de la part de notre gouvernement, nous entretenions l'espoir de pouvoir offrir quelque amélioration à nos lecteurs. Quelques pages de plus, et surtout un plus grand nombre d'illustrations, seraient presque de rigueur. Mais on n'a pas cru devoir obtempérer à nos observations et nos ressources nous mettent dans l'absolue impossibilité de tendre jusque là.

Notre peuple lit peu, on le sait; et la politique avec la littérature légère n'absorbent pas moins des neuf dixièmes de ces lecteurs. L'étude des sciences, même de celles qui offrent autant d'attraits que l'Histoire Naturelle, ne constitue encore qu'une faible exception parmi nos lettrés.

Le temps est cependant arrivé pour nous, d'y voir de plus près. On crie de toutes parts, qu'il faut penser à faire autre chose de nos jeunes gens que des avocats, des médecins, et des cultivateurs pauvres, par cela même qu'ils manquent de l'instruction qui leur convient; qu'il faut songer sérieusement à l'industrie. Nous pensons que cette réclamation est juste; l'industrie nous manque. Mais sur quelle base s'appuiera-t-on pour établir de nouvelles exploitations, pour augmenter le nombre de nos manufactures,

pour amener l'industrie à prêter à l'agriculture le juste concours qu'elle lui doit, afin de rendre le pays véritablement prospère ? N'est-ce pas sur la science ? Oui, sur la science ! C'est elle qui tirera du sol ces mines si riches et si abondantes que renferme notre pays ; c'est elle qui guidera l'ouvrier dans ses différentes exploitations métallurgiques ; c'est elle qui, dans ses ressources infinies, forcera la nature à servir ses vues, en utilisant ses forces à la place des bras, pour amener la production au plus bas prix possible ; c'est elle qui guidant le cultivateur dans une voie nouvelle, lui fera trouver une fécondité inépuisable dans un sol qu'il croyait ruiné et devenu stérile.

Mais malheureusement ces vérités ne sont pas comprises partout. Les études sérieuses comptent encore trop peu d'adhérents. Le livre de science demande la méditation de l'homme réfléchi, dans le silence de son cabinet ; c'est un peu ennuyeux. Avec de l'audace et une certaine dose de génie, on arrive bien plus vite, au moyen de hableries adroites et de criaileries, où la vantardise souvent égale l'impuissance, et la sonorité des mots remplace la pensée. Aussi parmi tous ces orateurs qu'improvisent nos élections, parmi tous ces déclamateurs de portes d'église, nous dirons plus, parmi nos législateurs et même nos gouvernants, cherchez les véritables capacités ; elles sont très clair-semées ; pourquoi ? par ce qu'on méconnaît la science, par ce que nos hommes d'étude sont trop rares.

On crie de toutes parts aux améliorations, au progrès. Et les éléments du progrès sont en abondance à notre disposition. Que nous manque-t-il donc pour le réaliser ? Il nous manque ce qui en constitue l'âme, la force motrice : la science ; qu'on ne l'oublie pas.

Il règne aussi un vide dans notre système d'instruction, qui ne contribue pas peu à retarder le progrès et à faire perdre le goût de l'étude ; c'est que notre instruction est trop théorique et pas assez pratique. On ne sait pas mettre assez tôt sous les yeux de l'élève les conséquences qu'il peut déduire, les fruits qu'il peut retirer, des principes dont on lui inculque la notion. On veut qu'il défriche pendant des

années, sans jamais lui permettre de rien récolter. N'est-ce pas propre à le décourager ? Aussi c'est ce qui arrive très souvent. Nous citerons ici, entre cent autres, un exemple de ce défaut.

Comment enseigne-t-on ordinairement la géographie dans nos écoles ? On met un auteur de géographie entre les mains d'un élève, et on le force à en apprendre par cœur une ou deux pages par jour, pendant des cinq et six mois, souvent sans lui donner aucune explication quelconque, sans même lui montrer de cartes. Qu'arrive-t-il ? C'est qu'ayant la tête ainsi bourrée de ce texte qu'il aura appris, l'élève s'en rapportera uniquement à sa mémoire, pour se tirer avec avantage des examens auxquels on pourra le soumettre, ne voulant pas même s'appliquer à reconnaître les lieux sur la carte ; et lorsqu'après une couple d'années, le texte appris se sera échappé de sa mémoire, il ne lui restera plus rien, si non qu'une idée confuse de ces noms de lieux qu'il récitait autrefois comme un perroquet, et qu'il ne peut citer aujourd'hui sans s'exposer aux bévues les plus révoltantes. Est-ce bien là une méthode rationnelle ?

Etant en Géorgie, en Mai dernier, et voulant nous renseigner exactement sur certaines particularités de l'Etat que nous habitons, nous demandâmes à un élève de l'école du lieu de nous apporter sa géographie. C'était un petit in-4 avec une petite carte de chaque état à chaque page ; et pour tout texte, ce n'était que des questions, telles que celles que l'on formule dans les programmes d'examens de nos écoles : Quelles sont les bornes de la Géorgie ? Ses principales villes ? Ses principales rivières ? Sa population ? etc., etc. L'élève était donc forcé de chercher sur la carte même les réponses à ces différentes questions. Et après quelques minutes seulement d'application, sans aucun effort pour se meubler la mémoire d'un mot à mot souvent fort dur à digérer, il savait sa leçon ; bien plus, il connaissait la géographie de cet état, et cela pour toujours, par ce que c'était dans sa mémoire que la configuration des lieux s'était gravée, à la place des paroles du texte. L'arithmétique, l'histoire, et une foule d'autres branches s'enseignent souvent

dans nos écoles d'une telle façon, purement théorique, tandis qu'on pourrait le faire avec tant d'avantage d'une manière plus pratique.

Et l'Histoire Naturelle comment est-elle traitée chez nos voisins, chez ce peuple qui ne connaît pas de maître en fait de progrès matériels ? A peu près d'après la même méthode : on commence toujours par la partie pratique, sans décourager de suite l'élève par des définitions arides et ennuyeuses. Enseigne-t-on la Botanique ? On prend une plante, et on en fait connaître de suite à l'élève les différentes parties : tige, feuilles, fleurs, calice, corolle, sépales, pétales, étamines, etc. Et aussitôt l'élève cherche de lui-même à reconnaître ces mêmes parties dans les différentes plantes qu'il peut rencontrer. La partie est dès lors gagnée ; on n'a plus devant soi, un élève qu'il faut mener à l'étude comme malgré lui, mais on a un amateur, épris du désir de connaître davantage, qui fera tous les jours, de lui-même, de nouvelles conquêtes dans ses poursuites, et ne s'aidera du professeur que pour se rendre ses victoires et plus faciles et plus nombreuses. L'Entomologie, la Minéralogie, la Géologie, etc., s'enseignent de même, en commençant toujours par la partie pratique, par ce que la science présente de plus attrayant, afin d'inspirer de suite le goût pour les connaissances que l'on poursuit, et d'engager par cela même la volonté de l'élève. Aussi voyez comme les hommes pratiques sont communs chez eux, tandis qu'ils sont si rares ici.

A plusieurs reprises déjà, nous nous sommes élevé contre cette indifférence, cette quasi-antipathie que l'on affecte ici pour l'étude des sciences ; et on se rappelle que nos remarques, à chaque fois, provoquèrent de vives réclamations de certains organes de la presse ; mais malheureusement de nombreux exemples viennent trop souvent nous donner raison. Il n'y a encore que quelques mois qu'un article du *Journal des Trois-Rivières*, dans lequel le galimatias le disputait à l'absurde, fit le tour de la presse ; et il n'y a pas moins de trois publications anglaises qui ont traduit littéralement cet article, pour amuser leurs lecteurs avec cette monstruosité littéraire ! N'a-t-on pas vu dans le pro-

cès-verbal même de la dernière réunion du Conseil d'Agriculture de cette Province qu'on s'y était occupé du drainage *souterrain* ? Que peut on attendre de gens qui ignorent jusqu'aux termes propres des matières mêmes qu'ils entreprennent de traiter ? Oh ! oui, nous le répétons ; l'étude des sciences est trop peu estimée, trop peu encouragée, trop peu recherchée parmi nous.

Notre marche pour l'avenir sera donc à peu près celle des années précédentes ; nos ressources ne nous permettant pas de faire la moindre augmentation. Tout au contraire du *Pays* qui vient de crever de bombance, et moins heureux que la *Gazette des Campagnes*, qui dans chaque numéro a à s'applaudir de l'encouragement qu'elle reçoit de toutes parts, nous avouons, nous, que notre liste d'abonnés va toujours un peu en diminuant, et qu'à l'heure actuelle, elle n'atteint pas même le chiffre de 350. Mais ce chiffre ne devra pas surprendre, si l'on veut bien tenir compte de l'indifférence que l'on montre presque partout pour l'étude des sciences, de cet entraînement avec lequel la jeunesse se livre à la politique ou à la lecture de la littérature légère, et aussi du trop faible encouragement que nous donne le gouvernement pour nous permettre de rendre notre publication plus attrayante. Mais un organe de la science, sans nouvelles et sans politique, c'est presque un déshérité dans notre presse. Les revues littéraires auront l'honneur d'une notice dans les grands journaux, à chacune de leurs livraisons ; on donnera jusqu'aux titres de leurs chapitres ; mais pour le *Naturaliste*, on se contentera de lui faire quelquefois certains emprunts, souvent même sans lui en donner crédit, et tout sera dit. Que le *Constitutionnel* des Trois-Rivières et la *Gazette de Sorel* veuillent bien agréer ici nos remerciements pour leur conduite toute différente ; à maintes et maintes reprises ces deux feuilles ont chaleureusement recommandé notre publication à leurs lecteurs.

Sans retrancher sur le nombre de nos pages, nous avons été forcé, pour économiser, de supprimer les deux tableaux météorologiques que contenait précédemment chacune de

nos livraisons. Que les amis des sciences qui nous prêtaient leur concours à cet égard, veuillent bien agréer ici nos remerciements pour les services rendus.

Espérons que des jours meilleurs viendront bientôt pour nous. Que le gouvernement qui donne jusqu'à \$2400 pour son *Journal de l'Instruction Publique*, qu'on fait à coup de ciseaux dans des publications étrangères, croira qu'une revue scientifique, uniquement dévouée à l'étude de l'Histoire Naturelle du pays, peut avoir droit à plus d'un douzième de cette somme (\$200) pour se maintenir; et que les amis des sciences, mieux inspirés et plus nombreux, nous accorderont un encouragement suffisant pour assurer notre existence.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

(Continué de la page 356 du Vol. III).

PASSEREAUX—CHANTEURS—GRANIVORES.

Ce groupe, dans notre faune, se compose de 4 familles, qu'on peut distinguer par les caractères suivants:

Primaires 10, la première courte;

1ère rémige presque nulle; la 3e la plus grande;
corps lourd taille moyenne *Alaudides.*

1ère rémige moyenne; la 4e la plus grande;
corps petit, svelte; taille petite..... *Parides.*

Primaires 9;

Bec court, fort, robuste; commissure fortement
anguleuse à la base..... *Fringillides*

Bec long, égal à la tête ou plus long; commissure
obtusément anguleuse à la base..... *Ictérides.*

I. Fam. des ALAUDIDES, *Alaudidæ*.

Première primaire très-courte ou manquant, bec court, conique, narines cachées par des plumes ou poils s'étendant sur les côtés du bec; tarses scutellés par devant et par derrière; tertiaires dépassant les secondaires.

Cette famille, dans notre faune, se borne au genre suivant, qui ne renferme qu'une seule espèce.

Gen. ERÉMOPHILE. *Eremophila*. Boie.

Première primaire manquant; une tache noire en croissant sur la poitrine, avec une autre de même couleur sur les joues.

Erémophile cornue. *Eremophila cornuta*. Boie, *Alauda* Wils. *Alauda alpestris*, Wils.—Vulg. *Alouette de Virginie*; *Ortolan*; Angl. *The Sky-Lark*; *Shore Lark*. Longueur $7\frac{3}{4}$ pouces; ailes $4\frac{1}{2}$; queue $3\frac{1}{4}$; bec en dessus $\frac{1}{2}$ pouce. Dessus d'un brun viné, avec une strie brune sur chaque plume; pennes caudales du milieu, un croissant sur la gorge, une ligne s'étendant de la base du bec sur les côtés de la tête au dessous de l'œil, d'un beau noir; menton et gorge d'un beau jaune; dessous blanc, de même que l'extrémité des ailes et les pennes caudales extérieures, avec une bande frontale s'étendant en arrière de l'œil.

P. A. et C C. Ce gentil oiseau se voit au printemps et à l'automne, souvent associé au Plectrophane pour glaner de graines dans les champs. Il nous laisse à la fin d'Avril pour aller faire sa ponte plus au nord, au Labrador, dans le voisinage de la mer. La femelle pond de 4 à 5 œufs, assez gros, grisâtres et couverts de nombreuses taches, brunes et d'un bleu pâle.

Cette Alouette à la faculté de relever deux plume sur le sommet de la tête qui la font paraître comme cornue; de là son nom spécifique. Après la mort, il est guère facile de reconnaître ces espèces de cornes.

II. Fam. des PARIDES, *Paridæ*.

Première primaire plus courte que la seconde; bec assez court, droit, à sommet large et arrondi; narines basales cachées par des plumes ou soies; tarses distinctement scutellés.

Cette famille ne renferme que les 2 genres suivants, dans notre faune, qui sont eux-mêmes très peu nombreux en espèces.

Corps comprimé ; bec plus court que la tête ; tarse plus long que le doigt médian avec son ongle MÉSANGE.

Corps déprimé : bec égal à la tête ou plus long ; tarse plus court que le doigt médian avec son ongle..... SITTA.

1. Gen. MÉSANGE. *Parus*, Linné.

Bec conique, plus court que la tête, légèrement courbé à la pointe ; ailes égales à la queue, ou plus courtes, arrondies ; queue moyenne, un peu arrondie ; couronne et gorge généralement noires ; dessous des doigts élargis en forme de paume.

Ce genre se borne pour nous aux 2 espèces qui suivent,

1. Mésange à tête noire. *Parus atricapillus*, Linn. *P. palustris*. Nuttall.—Vulg. *Qui-es-tu* ; Angl. *Black-cap Titmouse* ; *Check-a-dee*.—Longueur 5 pouces ; ailes $2\frac{1}{2}$; queue $2\frac{1}{4}$ pouces. Deuxième primaire de la longueur des secondaires ; pennes caudales latérales un peu plus courtes que celles du milieu, ce qui donne à la queue une forme un peu arrondie ; couronne et gorge, noires ; dos d'un brun cendré ; côtés de la tête blancs, en dessous blanchâtres ; pennes caudales extérieures, quelques unes des primaires avec les secondaires, distinctement marginées de blanc.

S. & C. La Mésange à la tête noire se rencontre dans nos bois dans toutes les saisons de l'année. On est surpris qu'un oiseau dont les pattes ne sont guère plus grosses qu'un brin de gros fil puisse résister à des froids qui feraient périr des chevaux et des bœufs ; cependant c'est lorsque le froid est le plus intense que cette Mésange paraît le plus allégre et le plus agitée. Un trou creusé dans quelque souche par des Pics lui fournit d'ordinaire la place de son nid ; elle pond de 6 à 10 œufs d'un blanc presque pur, avec une légère teinte de pourpre, densément pointillés de brun, surtout au gros bout. Son chant qui semble se rapprocher de cette apostrophe *Qui-est-tu*, lui a fait donner ce nom par nos paysans.

2. Mésange de la Baie d'Hudson. *Parus Hudsonicus*, Forster.
—Angl. *Hudson's Bay Titmouse*.—Longueur 5 pouces; ailes $2\frac{1}{2}$; queue $2\frac{3}{8}$ pouces. Dessus d'un brun olive jaunâtre; couronne brune; menton et gorge d'un brun sale foncé; côtés de la tête blancs; dessous blanc, côtés et région orale d'un brun châtaigne léger; point de taches blanchâtres sur les ailes et la queue; queue presque droite, légèrement arrondie.

H. R. Cette Mésange qui a à peu près les mêmes habitudes que la précédente, est beaucoup moins commune; c'est particulièrement en hiver qu'on la rencontre, elle passe l'été plus au Nord.

2. Gen. SITTA, *Sitta*. Linn.

Bec aussi long que la tête, pointu, presque droit; tarses forts, scutellés, beaucoup plus courts que le doigt postérieur dont l'ongle forme la moitié de la longueur; doigt latéral extérieur beaucoup plus long que l'extérieur et presque égal à celui du milieu; queue très courte, large et presque égale, à plumes molles et tronquées; ailes aigües, atteignant presque l'extrémité de la queue.

Sitta du Canada. *Sitta Canadensis*, Linn. *S. varia*, Wils.—Vulg. *Nuthatch du Canada*; Angl. *The Red-bellied Nuthatch*.—Longueur $4\frac{1}{2}$ pouces; ailes $2\frac{3}{8}$ pouces. Dessus d'un bleu cendré; couronne noire; une ligne blanche au dessus de l'œil et une noire au milieu; menton blanc; reste du dessous d'un brun rouillé.

P. E. C. Cette Mésange qui nous arrive au printemps pour nous laisser à l'automne, se rencontre souvent en compagnie des Pics minules et de la Mésange à tête noire. Quoique se nourrissant de graines et de bourgeons pour l'ordinaire, ces oiseaux sont aussi très friands des insectes. On les voit souvent dans les vergers, inspectant minutieusement les crevasses des écorces, à la recherche des chenilles et autres insectes. Le Nuthatch niche, comme ses congénères, dans des trous creusés dans des vieilles souches ou des chicots; ses œufs au nombre de 4 à 5 sont petits, blancs, lavés de bleuâtre et tachetés de rouge.

(A continuer.)

ENTOMOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

EN RAPPORT AVEC LA FAUNE DU CANADA.

(Continuée de la page 359, Vol. III).

INSTINCT ET INTELLIGENCE DES INSECTES.

Celui qui le premier n'a pas craint d'énoncer que l'homme n'était qu'un singe perfectionné, n'a certainement avancé là qu'une monstrueuse absurdité, aussi répugnante à la raison que contraire à révélation. D'un autre côté, sans admettre cette zoolatrie des Egyptiens, qui fait qu'on a pu dire :

En Egypte, jadis toute bête était Dieu,
Tant l'homme, au contraire, était bête,

nous ne pouvons disconvenir que l'insecte, comme la plupart des autres animaux, partage, jusqu'à un certain degré, quelques unes des facultés de l'homme ; et que nos frères inférieurs, comme les appelait St. François d'Assise, nous ont précédés sur la terre, et ont été nos maîtres dans l'art d'assujétir la nature à nos besoins.

Tous les actes des êtres capables de mouvements volontaires, sont commandés par deux puissances, l'instinct et l'intelligence.

L'instinct est cette force aveugle, ce penchant inné, irrésistible, qui antérieurement à toute expérience, porte tout être organisé à exécuter certains actes, sans qu'il puisse en apprécier les conséquences.

Par l'intelligence, au contraire, les actes de l'être organisé ne sont que le résultat d'une volonté librement déterminée, et sujette à être changée ou modifiée par l'expérience, ou suivant les conséquences que la réflexion lui permet de prévoir nécessairement en résulter.

On a cru pouvoir remarquer que ces deux puissances étaient toujours en raison inverse l'une de l'autre ; c'est-à-dire que l'une était d'autant plus prédominante que l'autre l'était moins. Ainsi dans l'homme, où l'intelligence se manifeste à son plus haut degré, l'instinct ne se montre que faiblement ; tandis que chez certains animaux, comme les Fourmis, les Abeilles, où l'instinct est si développé, l'intelligence n'est que très peu apparente.

Sans doute que les facultés qui sont l'apanage particulier de l'homme, le placent à une distance immense des animaux ; seul, il jouit d'une liberté illimitée qui assujétit l'instinct, suivant qu'il le désire ; seul, il est capable des abstractions et des généralisations où ne peut parvenir l'instinct. Cependant, sans fermer les yeux à l'évidence, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'animal, sans prétendre à la raison, n'ait reçu une lueur de ces éminentes qualités qui distinguent l'homme. Et pour ce qui est des insectes, dont nous nous occupons spécialement ici, on ne peut leur refuser la mémoire, la comparaison jusqu'à un certain degré etc. L'abeille sait retrouver sa ruche au milieu de centaines d'autres qui l'avoisinent ; on a vu des Nécrophores se réunir pour entraîner dans le trou que l'un d'eux venait de creuser, le cadavre d'une souris, qu'il aurait été incapable d'y trainer seul ! On peut donc affirmer avec raison que l'insecte n'est pas dépourvu de toute intelligence.

Si l'instinct dans l'homme semble disparaître pour ne donner tous ses actes que comme la conséquence d'une volonté réfléchie, cet instinct existe cependant. L'enfant qui dès sa naissance s'attache au sein maternel, certains mouvements par lesquels nous témoignons la crainte d'un danger qui nous menace, notre joie, notre douleur, notre répugnance, etc., sont autant d'actes dûs à l'instinct.

D'un autre côté, ce qui est l'accessoire chez l'homme, devient chez l'animal la partie principale ; et l'instinct domine tellement l'intelligence qu'il lui laisse à peine une petite place ; cependant cette place s'y trouve réellement. La jeune abeille qui vient d'éclore en sait autant que la plus âgée sur la manière de recueillir le pollen et le miel, sur les fleurs sur lesquelles elle doit les chercher, sur le travail à exécuter dans la construction des alvéoles, etc., etc. Certains faits démontrent cependant que leur accomplissement ne peut être que l'effet d'une comparaison, d'une combinaison d'idées. Lorsque les abeilles, en ajoutant des alvéoles aux alvéoles, sont parvenues à la moitié à peu près de la construction de leur gâteau, elles lui rongent la base pour lui en donner une autre bien plus forte, afin que son propre poids ne le détache pas du fond de la ruche. Bien plus, elles commencent par ronger un côté des alvéoles et les remplacent par des nouvelles, avant d'attaquer l'autre côté, prévoyant sans doute qu'en rongant les deux côtés à la fois, elles entraîneraient nécessairement la chute du rayon. Les abeilles en agissant ainsi, ne le font donc qu'après réflexion, qu'après comparaison. Les insectes ont donc véritablement des idées, et peuvent en tirer quelques conséquences prochaines. Cependant, disons de suite que les actes les plus étonnants en ce genre, sont encore bien au dessous de ceux de l'homme même le plus médiocre, et ne connaissent pas de degrés de perfectionnement. Si

certain faits isolés semblent porter à croire que les animaux peuvent quelquefois acquérir de l'expérience, il n'en est pas moins vrai que ce ne sont là que de nouvelles applications de l'instinct, amenées par quelques circonstances particulières, et qu'en thèse générale, on peut soutenir que l'animal par lui-même n'est pas un être perfectible. Du temps de Pline, les Fourmis construisaient leurs galeries souterraines, les Abeilles leurs alvéoles, les Guêpes leurs nids de carton etc., de la même manière qu'elles le font aujourd'hui ; l'expérience des siècles n'a pu rien ajouter à leur habileté.

Tous les actes des insectes se rangent dans deux grandes catégories savoir : ceux relatifs à la conservation de l'individu, et ceux se rapportant à la conservation de l'espèce. Nous passerons rapidement en revue quelques uns de ces actes, où des preuves d'intelligence ou du moins d'instinct raisonné jusqu'à un certain point, semblent se montrent avec plus d'évidence.

C'est particulièrement dans les actes qui ont pour but de pourvoir à leur nourriture, à leur défense, ou à leur abri, que les insectes font preuve d'intelligence, et en cela, les larves en général semblent bien supérieures aux insectes parfaits.

Les larves des Cicindèles se creusent des trous dans le sol, et s'enfoncent dans ces trous, de manière à en fermer l'ouverture avec leur tête aplatie, écailleuse, qui forme une espèce de trappe. Une fourmi, une mouche vient-elle à passer là, que la trappe s'abat aussitôt, et l'insecte est pincé par les deux fortes mandibules qui se relèvent au-dessus de la tête.

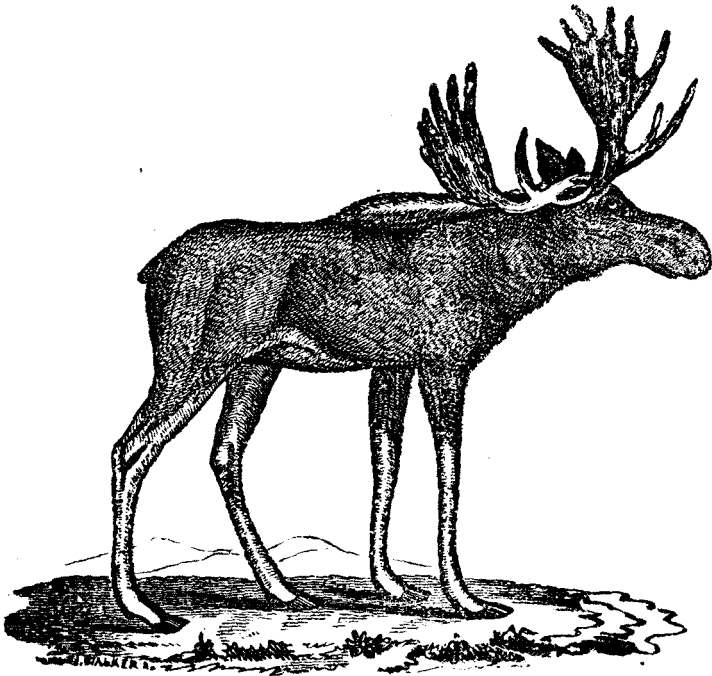
Avez-vous jamais vu des *doodles*, nous demandaient deux négri-lons qui nous apportaient souvent des insectes, lorsque nous étions en Géorgie, en Mai dernier ?—Nous ne savons ce que vous voulez dire.—Venez avec nous, et nous vous en montrerons. Puis nous conduisant au pied d'un arbre, dans la rue même, ils nous montrèrent plusieurs trous en entonnoir, creusés dans le sable ; au fond de chacun, se tenait tapie une larve, à abdomen renflé en bourse, les mandibules ouvertes, prêtes à saisir la malheureuse Fourmi que les grains roulants du sable amèneraient au fond de ce trou. C'était la larve d'un Myrmeléon, *Myrmeleo immaculatus*, dont nous avons lu vingt fois la description dans les auteurs, mais que nous rencontrions pour la première fois.

Que de fois nous avons résisté aux ardeurs d'un Soleil brûlant, en Géorgie, en Mai dernier, pour suivre le travail de Scarabées bousiers, occupés à transporter des boules de fumier dans des endroits où le sol moins durci, pouvait leur permettre d'y creuser des trous pour les y

enfoncer, afin d'y déposer leurs œufs. C'était ou des *Canthon lævis* avec leur couleur noire-verdâtre, ou des *Phæneus carnifex* avec leurs brillantes couleurs métalliques, rouge et or. Toujours ils étaient deux après la même boule ; une seule fois, nous en avons vu trois. Or, voici comment ils procédaient. La balle, dégagée de la bouse dans laquelle elle avait été taillée, parfaitement arrondie, était roulée, souvent jusqu'à des distances de 12 et 15 pieds de l'endroit où elle avait été prise. Les mottes de deux à trois pouces qu'il fallait escalader, n'étaient rien moins que des montagnes, pour ces travailleurs ; et les brins d'herbe qu'il fallait ou courber, ou tourner, c'étaient pour eux des arbres et des arbustes. L'un des deux, en avant de la balle, marchant à reculons, l'attirait à lui en la faisant rouler avec ses pattes antérieures, tandis que son compagnon placé de l'autre côté, et marchant aussi à reculons poussait avec ses pieds de derrière, la balle dans la même direction, en appuyant ses pattes antérieures en arcs-boutants sur le sol. Un brin d'herbe un peu raide se rencontrait-il sur le passage ? il fallait aussitôt un redoublement d'efforts pour vaincre l'obstacle ; alors pendant que celui d'arrière s'employait en arc-boutant pour empêcher la balle de revenir sur lui, celui d'avant se suspendait à la balle même, pour lui faire continuer son mouvement de rotation, jusqu'à ce que l'obstacle fût franchi.

Bien des fois, une montagne de 2 à 3 pouces d'élévation était sur le point, après beaucoup d'efforts, d'être franchie, la balle touchant presque au sommet, lorsque par une manœuvre mal calculée, ou un obstacle imprévu, prenant une direction oblique, elle roulait dans la vallée que l'on venait de traverser. Nos deux travailleurs aussitôt, à la manière du chien de chasse flairant les pistes du gibier, d'aller explorer les lieux avoisinants, et de venir reprendre le travail du roulage dans une direction détournée, qui paraissait leur offrir moins de difficultés.

(A continuer).



L'ORIGNAL OU ELAN DU CANADA,

Alces Americana, Baird,

Par D. N. ST. CYP, Ste. Anne de Lapérade.

Des quarante-deux espèces que comprend l'intéressante famille des Cerfs (*Cervidae*), et qu'on rencontre dans toutes les parties du monde, à l'exception de la Nouvelle-Hollande et des régions centrales de l'Afrique, on n'en reconnaît que neuf qui appartiennent à l'Amérique du Nord ; dont six fréquentent les Possessions Anglaises, les trois autres espèces étant particulières aux régions du Sud-Ouest du continent, et ne se rencontrant guère que dans les États Unis du Pacifique et de là vers le sud.

La plupart des Cerfs se distinguent par l'élégance de leurs formes, par leur force, par leur instinct aussi bien que par la finesse de leur ouïe et de leur odorat, par une vue excellente, mais surtout par leur souplesse et leur légèreté à la course. Presque tous ces animaux vivent d'herbes, de bourgeons et d'écorce d'arbres, de lichens, etc. Certaines espèces vont en troupes nombreuses et fréquentent de préférence les vastes plaines couvertes de verdure, les forêts et les collines de peu d'élévation, tandis que d'autres préfèrent la solitude. On n'en connaît pas, qui, comme le Chamois et la Chèvre, se plaisent à gravir les hautes montagnes et les rochers escarpés.

Les mâles, et dans quelques espèces les femelles aussi, ont la tête ornée de cornes ou bois solides et rameux qui tombent et se renouvellent tous les ans, augmentant chaque année en grosseur et produisant de nouveaux rameaux ou andouillers à mesure que l'animal prend de l'âge.

La plupart des Cerfs ont au-dessous de l'œil des sinus lacrimaux, auxquels on a donné le nom de *larmiers*, et qui consistent en de petits sacs membraneux et ovales, ou replis de la peau, constituant des cavités plus ou moins profondes, dont l'étendue varie suivant les espèces ou même suivant les individus. On n'est pas encore parvenu à reconnaître au juste l'usage de ces organes. Certains zoologistes pensent que les larmiers ont quelque rapport avec la respiration de ces animaux, que la liqueur que renferment ces organes leur permet de respirer plus librement dans leurs longues courses; d'autres au contraire, les considèrent comme des accessoires de la vue et de l'odorat. Cependant comme les larmiers ne communiquent ni avec les yeux, ni avec les narines, il est évident que les rapports qu'ils ont avec l'économie animale des Cerfs ne sont rien moins que compris, et malgré les savantes dissertations des physiologistes, et les théories plus ou moins ingénieuses émises à ce sujet, *adhuc sub judice lis est*, et nous en sommes encore réduits à de simples conjectures. On peut observer ces larmiers immédiatement au-dessous des yeux de l'Élan du Canada.

L'Élan, *Alces Americana*, Baird, auquel les Canadiens

donnent le nom d'Original, est le plus grand de tous les Cerfs que l'on connaisse. Il se rencontre encore aujourd'hui dans les contrées inhabitées du Canada, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, du Maine et du territoire du Nord-Ouest. Bieu qu'il surpasse tous ses congénères en grandeur, il leur est cependant inférieur en beauté. Tous ceux qui l'ont vu en captivité savent que cet animal n'est aucunement remarquable par sa bonne mine. L'Élan parvenu à sa grosseur est de la taille d'un gros cheval. Il a le corps et le cou massifs et courts, il porte une crinière de poils longs et forts. Il a les jambes élevées et raides, la tête démesurément grosse, le museau renflé et cartilagineux, différant en cela des autres cerfs, qui l'ont un peu en pointe. Le museau de l'Élan se termine par une lèvre supérieure longue et flexible, formant une espèce de muffle mobile, en manière de trompe courte et terminée brusquement.

La conformation particulière de la tête de ce ruminant, rétrécie au-dessous des yeux et renflée vers la bouche, lui donne une apparence disgracieuse, de même que ses longs naseaux et ses yeux petits en proportion de sa taille, et enfoncés trop avant dans la tête. Il a les oreilles d'environ douze pouces de longueur, les pieds fendus très-haut, ce qui leur permet de s'élargir beaucoup quand il marche.

En hiver, il est recouvert de poils longs et grossiers, et en été de poils courts et luisants. Son pelage est généralement noirâtre, brun, ou noir, mais moins foncé sous le ventre, sur le museau et en dedans des oreilles. Il a, surtout dans le jeune âge, une espèce de goître ou pendeloque diversement figurée, pendant au dessous des mâchoires.

On a mesuré des Elans de huit pieds de haut, et qui pesaient jusqu'à quinze cents livres. Les immenses bois de cet animal se voient dans presque tous les musées de l'Amérique et de l'Europe. Il est presque incroyable que ces énormes appendices solides aient pu pousser pendant une seule saison; c'est, néanmoins, un fait trop bien constaté pour admettre le moindre doute. Parmi les Elans, les mâles seuls en sont munis; et quelque énormes que soient ces bois, ils atteignent leur pleine croissance dans le court

espace de douze à quatorze semaines. Dans le jeune Elan de l'année, la place du bois n'est indiquée que par une bosse ou protubérance, qui augmente en volume après chaque mue annuelle. Après la quatrième année, il devient palmé; et au bout de cinq ans, on peut dire qu'il a atteint toute sa hauteur. L'empaumure a alors onze pouces dans sa plus grande largeur, chez un mâle de moyenne taille. Les bois naissent à six ou sept pouces l'un de l'autre. Ils atteignent jusqu'à cinq pieds de hauteur, et pèsent quelquefois de soixante à soixante-dix livres. Les bois commencent à se montrer dans le mois d'Avril; ils ont fini de pousser en Juillet, et tombent durant les mois de Décembre et de Janvier. Dès que le bois est refait et qu'il a pris assez de solidité, l'Elan le débarrasse de la peau veloutée qui le recouvre, en le frottant contre les arbres. Le bois dépouillé de son velouté est blanc, mais le contact de l'air et de l'humidité lui fait bientôt prendre une couleur jaune ou noirâtre. Le nombre de dentelures ou *andouillers* augmente d'un à trois tous les ans. Ainsi l'âge de l'animal ne peut se reconnaître exactement d'après le nombre de ces andouillers, comme on le prétend communément.

Dans les combats qu'ils se livrent entre eux, ces animaux font également usage de leur bois et de leurs pieds. Contre les chiens, ils ne se servent que de leurs pieds, avec lesquels ils donnent des coups terribles.

Leur pas est une espèce de trot lourd et irrégulier, allure qu'ils peuvent garder plusieurs heures de suite.

Dès que la neige est disparue de la surface de la terre, les Elans quittent leurs retraites d'hiver et se rapprochent des savanes, des lacs et des rivières, où croissent en abondance les plantes aquatiques qu'ils recherchent de préférence. Ils aiment surtout les différentes espèces de Nymphéacées, *Nymphaea alba*, Michaux, *Nuphar Advena*, Michaux, et *Nuphar Kalmiana*, Pursh, ainsi que les feuilles tendres de ces plantes, aussitôt qu'elles commencent à se montrer. On voit alors les Elans marcher dans les lacs et les rivières peu profondes, en quête de leur pâture favorite, se tenant la tête sous l'eau l'espace de soixante à quatre-

vingt minutes, pour atteindre les jeunes pousses et les racines des Nénuphars dont ils sont très friands. On ne leur voit souvent alors que la partie supérieure du dos. C'est aussi vers ce temps, c'est-à-dire à la fin de Mai ou au commencement de Juin, ce qui du reste varie suivant la latitude des lieux, que les femelles s'éloignent des mâles, et se retirent dans les fourrés les plus épais pour faire leurs petits. Les femelles de trois ans et plus en produisent communément deux chaque printemps. Il est des cas, rares il est vrai, où elles en ont eu trois. La femelle de deux ans ne fait jamais plus d'un petit.

Grâce à la nourriture succulente qu'ils trouvent bientôt en abondance, les Elans amaigris pendant la saison des neiges, se refont en peu de temps. Ils prennent bientôt de l'embonpoint, et se débarrassent de leur épaisse robe d'hiver. Leur poil long et grossier fait place à une robe plus douce et plus lustrée, d'un brun foncé, qui finit cependant par passer au noir sur le dos et les côtés, et au gris sur les jambes, à l'exception pourtant d'une variété plus rare de cet animal, dont la couleur dominante est le gris.

A mesure que la chaleur augmente, l'Élan se tient davantage dans le voisinage des eaux, et s'y baigne plus longtemps chaque fois. Dans les mois de Mai et de Juin, il est rare que l'Élan reste plus d'une demi-heure à l'eau, mais dans le temps des grandes chaleurs, dans les mois de Juillet et d'Août, il y passera des heures entières, et même plusieurs heures de suite. On a observé que durant ces derniers mois, il se tient une grande partie de la nuit dans l'eau, surtout quand il fait bien chaud et que le temps est orageux. Il paraît que les éclairs et les roulements du tonnerre, bien loin de l'effrayer, lui causent un plaisir extrême. On le voit alors nager çà et là et manifester des signes de la plus grande joie. Pendant que les mâles prennent leurs ébats dans l'eau, les femelles s'empressent de cacher leurs petits avec une sollicitude, une tendresse toute maternelle, afin de les soustraire à la férocité de leurs compagnons, qui les tueraient infailliblement. Elles choisissent d'ordinaire un endroit densément planté de jeunes arbres, ou un massif de sapins et d'épinettes, où le mâle ne peut pénétrer à cause

de son bois qui a déjà acquis un développement considérable. En effet les bois des Elans, comme ceux de tous les autres Cerfs, poussent très vite, et pendant leur accroissement sont très tendres et très faciles à blesser. Au mois de Septembre, la peau veloutée dont ils étaient recouverts étant disparue, les bois acquièrent alors plus de dureté.

C'est vers la fin de ce mois que l'Élan quitte le bord des eaux pendant deux ou trois semaines, pour se retirer dans les montagnes. Les mâles sont alors très gras ; on en a tué qui avaient jusqu'à trois pouces de gras sur la croupe. Ils sont alors féroces et sauvages, et ne craignent nullement d'attaquer tout ennemi qu'ils rencontrent ; l'homme lui-même ne saurait leur en imposer, tant que dure leur fureur. C'est le temps de l'accouplement. Ils se livrent souvent entre eux des combats acharnés, pour se disputer les femelles, et il arrive quelquefois que l'un des deux rivaux trouve la mort dans la lutte. Au bout de trois semaines, leurs courses continues et leurs combats leur ont fait perdre leur embonpoint. Ils perdent aussi l'appétit, et deviennent maigres et décharnés. Leurs beuglements furieux se font entendre à deux ou trois milles de distance, pendant le silence de la nuit, et attirent l'attention du chasseur vigilant. Les mâles ont aussi la faculté de produire un son particulier, qui imite le bruit de la hache du bûcheron entendu de loin, ce qu'ils font en ramenant avec force les deux mâchoires ensemble et en les séparant de manière à produire ce bruit. Ils ont aussi plusieurs autres sortes de cris plus ou moins étranges.

Lorsqu'ils ont fini leurs courses, ils reviennent vers l'eau et s'y tiennent presque continuellement, pendant une couple de semaines ; mais à mesure que la saison avance et que le froid devient de plus en plus rigoureux, leurs bains deviennent plus courts et plus rares, jusqu'à ce que la glace qui couvre les lacs et les rivières les force de mettre un terme à leurs ébats accoutumés. Ils n'abandonnent pas néanmoins les eaux, tant que la glace d'une seule nuit n'a pas atteint un pouce d'épaisseur. Ils quittent alors leurs retraites d'été pour s'enfoncer plus avant dans les forêts. Ils se choisissent un endroit, en attendant que la neige soit parvenue à sa plus grande hauteur, où ils pourront vivre de

l'écorce et des bourgeons des jeunes arbres. La neige est-elle à sa hauteur, ils se retirent dans un endroit mieux approprié à leurs besoins, broutant des bourgeons de sapins, et enlevant l'écorce des jeunes arbres à feuilles décidues, particulièrement de l'érable batarde, *Acer spicatum*. A mesure que la neige augmente et qu'elle se durcit, les Elans diminuent le champ de leurs courses, se contentant de peler les arbres et de dévorer les jeunes rameaux et les bourgeons des arbrisseaux, plutôt que de se frayer un chemin à travers la neige à la recherche d'aliments plus savoureux. Ce sont ces endroits auxquels on donne, en Canada, le nom de *ravages*. Le *ravage* de l'Elan occupe un espace d'environ une centaine d'arpents plus ou moins ; cependant, durant les dernières semaines de la saison des neiges, cet espace est beaucoup plus restreint, et ne comprend plus guère qu'une douzaine d'arpents ou même moins. Les vieux mâles et les femelles n'hivernent jamais ensemble. Mais les jeunes, c'est-à-dire ceux de trois à cinq ans, passent quelquefois l'hiver avec les vieux, quoiqu'on les trouve rarement en société bien intime. Les faons ne quittent leur mère que la deuxième année.

L'Elan, parvenu à un âge avancé, devient morose ; il aime la solitude, et se retire généralement sur le sommet d'une montagne isolée, ou dans quelque autre lieu écarté. Plus il vieillit, plus il devient ennemi de la société ; il évite les lieux de rendez-vous des animaux de son espèce, et se retire en été près de quelque petit étang ou de quelque ruisseau solitaire.

Il en est communément de même des jeunes de deux ou trois ans, que leur peu de force, comparativement à leurs aînés, oblige à faire bande à part. Mais ceux de trois à dix ans vont ordinairement ensemble, par troupes plus ou moins nombreuses ; on en a vu jusqu'à neuf dans le même ravage.

Lorsque les Elans sont poursuivis par les chasseurs, ils vont à la file, les derniers emboitant le pas de ceux qui les précèdent, en sorte qu'il n'y a qu'un chasseur expérimenté qui puisse reconnaître qu'il y en a plus d'un, lorsqu'en réalité il y en a six ou sept. Ajoutons que, quand la poursuite

est ardente, la neige profonde et durcie, dès que le premier sent que les forces lui manquent, il fait un pas de côté, et laisse passer les autres qu'il suit à son tour. Ils se relèvent ainsi à tour de rôle, les plus forts frayant la route aux plus faibles. Si dans leur fuite vertigineuse ils rencontrent un obstacle imprévu, ils rompent leur ordre de marche, et chacun d'eux franchit l'obstacle le plus prestement qu'il peut, après quoi toute la bande se place à la file comme auparavant. Ce sont les daguets, ou mâles de deux ans, qui fournissent la chasse la plus longue et la plus fatigante ; mais ce sont les vieux Elans qui combattent avec le plus de valeur. Il arrive souvent qu'ils s'obstinent même à ne pas fuir, malgré la rage des chiens et la présence des chasseurs qu'ils ne craignent pas d'attendre de pied ferme et même d'attaquer.

Un chasseur me racontait qu'étant une fois avec deux compagnons à la poursuite d'un Original dans les Cantons de l'Est, il marcha sur ses traces depuis 5 h. du matin jusque vers les 4 heures de l'après-midi, lorsque l'animal fatigué par une course semblable, dans une neige de près de quatre pieds d'épaisseur et qui résistait assez bien à la raquette, s'arrêta près d'un arbre et se disposa à faire face à ceux qui le poursuivaient, et surtout à un vigoureux bulldog qui le harcelait depuis le matin. " J'avais, dit le chasseur, laissé mon fusil à mes compagnons, pour suivre de plus près l'animal avec mon chien. A plus d'une reprise, l'Élan avait pris les devants sur nous et s'était reposé quelques instants en nous attendant. Je ne fus pas peu surpris, cette fois, de le trouver adossé à un arbre, faisant face à mon chien, sans plus s'occuper de ma présence, lorsque je me montrai. N'ayant pour toute arme qu'une petite hache à ma ceinture, j'imaginai de lancer mon chien contre l'animal, pensant que je pourrais peut-être lui couper le nerf du jarret lorsqu'il serait occupé à se défendre. Je pris donc mon chien entre mes jambes, et le tenant par les pattes de devant, la tête à la hauteur de ma poitrine, je l'approchai de l'Original qui demeurait toujours impassible, mais sur ses gardes. Je n'en étais pas à plus de quatre pieds, que ne pouvant plus modérer l'ardeur de mon bulldog, je le

lançai sur l'Original en l'excitant encore de la voix. Je me croyais sûr que mon chien allait le saisir au museau. Mais il ne l'avait pas encore touché, que le sabot fourchu de l'animal s'abattait sur son corps, et lui faisait racler le sol sous au moins deux pieds de neige. Et pendant que mon brave bull-dogue, échappé de cette rude étreinte, fuyait en criant, l'animal d'un air fier et provoquant, toujours dans la même position, semblait m'inviter à l'attaque. Il va sans dire que n'enviant nullement à mon chien, les rudes caresses qu'il venait de recevoir, je jugeai plus prudent d'attendre mes compagnons, pour abattre d'une balle le noble animal."

(*A continuer*).

VOYAGE A LA FLORIDE.

(*Continué de la page 375 du Vol. III*).

MACON, GÉORGIE, 9 MAI 1871.

Excursion à Jackson.—Le Lézard à tête rouge—Plantes—Un serpent.—Une correction de nègre.—Maladie ; cauchemar.—Mr. Aderholt.

Vendredi, 5 Mai.—Le beau temps aujourd'hui nous fait oublier notre malaise, pour aller en compagnie du Rév. M. Bazin et de MM. Wilkinson, O'Connor, Nelson, Doody et Venucchi, choisir le lieu où devra se tenir notre grand pique-nique. Nous nous arrêtons d'abord à la station No. 1½, à 17 milles de Macon. Un joli bois de jeunes Chênes, contigu à la ligne du chemin de fer, une large gare vide, à notre disposition pour la danse, et des gens qui s'offrent de tout préparer sans qu'on ait à s'en occuper, ne nous laissent rien à espérer de plus avantageux ailleurs. Cependant, nous prendrons après le déjeuner le train de 10 h. pour aller plus loin, afin de nous assurer si réellement on ne trouverait pas plus d'avantages dans quelque autre localité.

Pendant que nos compagnons sont à arrêter leurs plans pour la localisation de la table générale, et les émondages qu'il faudra opérer dans ce bosquet, nous cueillons des fleurs et capturons des insectes. En dépouillant un vieux chicot de son écorce, nous délogeons un gros Lézard, à tête rougeâtre, que nous reconnaissons être de même espèce que celui que nous avons déjà rencontré dans la commune, mais dont nous n'avions pu nous saisir. Plus heureux cette fois, un léger coup de canne l'étourdit aussitôt qu'aperçu, et le saisissant de nos pincettes, nous le renfermons dans notre boîte aux insectes.

Les noms vulgaires servent souvent à nous renseigner plus sûrement, dans l'identification des espèces, en histoire naturelle, mais souvent aussi ils ne contribuent pas peu à nous induire en erreur. Nous ne fûmes pas peu surpris d'entendre nos compagnons, lorsque nous leur exhibâmes ce Lézard, s'écrier à la fois : *a scorpion ! a scorpion !* Un Scorpion, leur dîmes-nous ? Mais le Scorpion, qui est un Crustacé, a 10 pattes, et cet animal n'en a que quatre ; c'est un vrai Lézard et rien autre chose. *We call that a scorpion here*, fut leur réponse ; et nous reconnûmes de suite les faux renseignements qu'on nous avait déjà donnés, en nous disant qu'il y avait des Scorpions, ici, de 9 à 10 pouces de longueur et de la grosseur du poignet. C'était de ce Lézard dont on voulait parler. On dit ce Lézard venimeux et sa morsure très dangereuse ; mais comme tous ses congénères il ne possède, aucun venin, et sa morsure ne peut être que très peu redoutable.

Ce magnifique Lézard, un des plus beaux que nous ayons rencontrés, est le *Plestiodon erythrocephalus*, Holbrooke. Il mesure de 9 à 10 pouces de longueur, sur une grosseur de $1\frac{1}{2}$ à 2 pouces. Ses écailles, au lieu d'être hérissées, comme chez le *Trepidolepis* que nous avons déjà mentionné, sont toutes lisses et fortement pressées les unes près des autres, avec une teinte rougeâtre assez fortement accentuée sur la tête et les côtés de l'abdomen.

Nous trouvâmes ici une superbe Papilionnée, à fleurs grandes, mêlées de rose et de blanchâtre, qui pourrait

paraître avantageusement dans les jardins; c'est l'*Indigofera leptosepala*, qu'on appelle aussi *Indigo plant*, ici. Nous rencontrâmes encore les plantes suivantes: *Salvia obovata*, *Campanula amplexicaulis*, *Ranunculus hispidus*, *Euphorbia cyathophora*, *Pogonia ophioglossoides* et *Cyrilla racemiflora*.

A 10 h. 20 minutes nous prîmes de nouveau les chars pour nous rendre à la station de Jackson, à 4 milles plus loin. Cette station, de même que la précédente, ne se compose que de deux maisons. Ces stations sont uniquement pour le service des campagnes en arrière, afin de ne pas obliger les cultivateurs à parcourir de trop grandes distances, lorsqu'ils apportent leur coton ou leur maïs pour en rapporter les effets qu'ils se procurent à Macon. Le site ici est un peu plus agréable qu'à la station précédente, mais on ne peut trouver de bois pour donner de l'ombre à un nombre de personnes tel que celui qu'on s'attend d'avoir. Il ne reste plus à la colline qui borde le chemin que quelques rares individus des magnifiques Pins qui la couronnaient autrefois, et à travers les souches et les têtes des vieux arbres éparpillées ça et là, ce ne sont que de misérables petits Chênes, trop jeunes pour pouvoir assurer une ombre suffisante, de sorte qu'à l'unanimité nous proclamons le poste précédent plus avantageux.

Pendant que nous visitons cette colline, voilà que tout à coup nous faisons la rencontre d'un serpent, que nous reconnûmes être le même que celui qui nous avait tant effrayé dans la commune. Mais cette fois-ci nous l'apercevons d'un peu plus loin, et nous ne sommes pas seul. Nous avions surtout en Mr. Neilson un homme qui ne craignant nullement ces reptiles, se faisait un plaisir de les exterminer chaque fois qu'il en rencontrait. Celui que nous avons devant nous était celui qu'on appelle ici *Ground Adder*. Sa longueur ne dépassait pas deux pieds, et le diamètre de son corps pouvait mesurer environ $1\frac{1}{2}$ pouce. On le dit très dangereux, mais comme il est assez lourd dans ses mouvements, il est toujours facile de l'éviter. Le seul danger à son égard est qu'étant de la couleur des feuilles sèches, on peut quelquefois, comme la chose est arrivée à plusieurs reprises,

mettre le pied sur lui sans le voir, et le provoquer à mordre. Comme l'animal se contentait de nous montrer sa langue sans bouger de sa place, Mr. Nelson coupa une branche fourchue, et lui prenant la tête dans cette fourche, il en enfonça les branches dans le sol, de façon que le reptile ne pouvait ni fuir, ni nous molester ; nous pûmes alors l'examiner tout à notre aise. Sa tête est extrêmement écailleuse, et le museau un peu relevé et pointu doit lui permettre de creuser facilement dans le sol pour s'y loger. Tout le corps est d'un brun feuille morte, parsemé de taches noires. Quelques gorgées de jus de tabac qu'on le força à ingurgiter malgré lui, suffirent, avec la quasi strangulation à laquelle on l'avait soumis, pour lui causer la mort. Et de trois ! fimes-nous, en l'enveloppant dans une gazette, pour l'emporter et le joindre aux deux que nous avions déjà.

Nous pûmes constater ensuite que ce serpent est le *Heterodon platyrhinos*, Holbrooke. Il en est du venin de ce serpent comme de celui du Lézard à tête rouge, il n'existe que dans l'imagination des gens ; c'est un animal fort innocent. Ce serpent se rencontre quelquefois dans le Massachusetts, nous ne serions pas surpris qu'il pût se trouver aussi dans la province d'Ontario.

Nous saisîmes sur le bord du chemin 2 *Trox tuberculatus*, et dans un ruisseau voisin plusieurs *Dineutus vittatus*.

Nous cueillîmes de plus les fleurs des plantes suivantes ; *Itea virginica*, *Acmella Nuttalli*, *Vaccinium diffusum*, *V. frondosum* et *Dracopsis amplexicaulis*.

Il va sans dire que le diner, quoique un diner de vendredi, fut un de ceux auxquels on ne manque jamais de faire honneur, car nous avons pour nous y engager davantage l'appétit excité par l'exercice et le grand air de la campagne, avec une table fournie, comme nulle part ailleurs on ne sait mieux le faire pour les excursions champêtres. A 5 h. P. M. nous étions de retour à Macon, tous enchantés de notre petite excursion, et nous plus que tous les autres, en raison surtout de la capture de notre serpent qui allait former la plus forte pièce de nos chasses jusqu'à ce jour.

Samedi, 6 Mai.—Un gros vent de Nord-Ouest avec un

temps couvert et frais nous engage à ne pas sortir aujourd'hui, nous avons d'ailleurs à faire l'identification des plantes que nous avons prises hier.

Nous avons déjà rapporté de quelle manière les nègres faisaient jouer le bâton sur le crâne de leurs enfants, lorsqu'il s'agissait de leur donner la correction. Nous en avons eu un second exemple aujourd'hui. Nos lecteurs savent déjà que nos voisins du côté de l'Est sont des noirs, et qu'il n'y a qu'une étroite allée qui nous en sépare. Nous étions à écrire dans notre chambre, lorsque nous entendîmes, de la cour de nos charmants voisins, des exclamations de colère entremêlées de cris et de coups. Nous mettons l'œil à la fenêtre, et nous voyons la vieille Ethiopienne aux prises avec une de ses filles qu'elle voulait corriger. Nous ignorons quelle avait pu être la cause de tant de colère, mais nous pouvons assurer que la vieille diablesse en faisait une consommation extraordinaire, pendant qu'elle faisait jouer sur la tête de sa fille, *a full grown girl*, des éclats préparés pour des anses de pavier qu'on était alors à fabriquer, avec un zèle qu'aurait pu envier un bourreau des mieux rémunérés. On dit qu'en vertu de l'épaisseur de la calotte osseuse qui constitue le crâne des Ethiopiens, ils préfèrent exposer leur tête aux coups, avant toutes les autres parties du corps; mais il paraît qu'il n'en était pas ainsi avec la malheureuse fille soumise aux bras de notre mégère; car après avoir un instant courbé le dos pour y recevoir les coups de préférence, elle se laissa choir sur le sol pour s'aider de ses pieds et de ses mains à se protéger la tête contre les verges de la furie déchainée. Ce n'était pas tout à fait le *vertit clunes olympo* du célèbre Michel Morin, mais il s'en manquait de peu. Mais ce qu'il y a de plus révoltant dans de semblables scènes, c'est qu'elles se prolongent des quarts d'heure durant; il n'y a souvent que l'épuisement du bourreau qui vient mettre fin aux tourments de la victime. Et dans une telle excitation, peu importe où portent les coups; aussi n'est-il pas rare que les verges en rencontrant le nez ou en déchirant l'épiderme sur quelque partie saillante, en fassent jaillir le sang. Mais voyez quelle race de chiens! quelques minutes après, la fillette ainsi fustigée était à chanter, en enlaçant

les harts de ses paniers. Oh ! il n'y aura que l'éducation, l'éducation dans le sens moral et religieux que l'église catholique sait donner, qui pourra changer le caractère de ces brutes. Mais malheureusement, ce ne sera que pour les générations à venir.

Dimanche, 7 Mai.—Le thermomètre, la nuit dernière, est descendu jusqu'à 46°, ce qui est extraordinaire ici pour cette saison. Aujourd'hui le temps est clair et serein, et le vent souffle encore du Nord-Ouest ; c'est un temps des plus agréables. Sans nous sentir bien mal ce matin, nous n'étions cependant pas bien. Nous nous chargeons malgré cela de chanter la grand'messe à 10½ h., espérant que peut être le jeûne pourrait nous mettre mieux, comme nous l'avions souvent éprouvé. Mais il en fut tout autrement. Contre l'ordinaire nous nous sentions un peu de fièvre. Nous ne pûmes presque rien prendre au diner. Et après le repas, pendant que les autres se plaignaient de la chaleur, nous nous plaisions à demeurer exposé au soleil, pour nous réchauffer ; nous sentions une fièvre brûlante qui nous portait parfois au frisson. Nous allons nous enfermer dans notre chambre, et doublant les couvertures, nous nous enfonçons dans notre lit. Nous sommes ainsi pendant plus d'une heure à lutter contre ce frisson, lorsqu'à la fin la transpiration commence à se montrer.

Mais voila que tout à coup nous nous trouvons dans un char en route. Sur la banquette devant nous, sont deux individus qui après s'être échangé des paroles aigres, en viennent à des démonstrations d'hostilité. L'un d'un, tire prestement un revolver de sa poche, l'arme, et va flamber la cervelle de son antagoniste. Nous nous élançons pour prévenir le coup, mais un peu trop tard ; le coup part, et la balle nous traverse la main que nous avions été poser sur la bouche même de l'arme. Cependant, blessé à la main gauche, nous nous emparons de l'arme de la main droite, et menaçons d'en faire usage contre l'agresseur. Qu'on juge de l'émotion ! Le sang jaillissant de notre main est allé tacher les robes des dames des banquettes voisines, plusieurs sont tombées en syncope ; le conducteur a donné le signal d'arrêter le train, et pendant qu'un grand nombre

se précipitent vers les portes pour sortir du char, plusieurs se rapprochent de nous en criant, les uns : *shoot him ! shoot him !* (tirez ! tirez !) ; et les autres : *don't shoot ! don't shoot* (ne tirez pas ! ne tirez pas !) Mais déjà on a saisi le coupable, et quelques uns mécontents de ce que nous ne lui avons pas de suite flambé la cervelle, veulent nous ôter l'arme des mains pour en faire usage, eux ; et dans les efforts que nous faisons pour leur résister, nous nous ramenons à nous même. Oh ! il n'y avait ni revolver menaçant, ni sang qui coulait ; mais nous baignions dans la sueur, et nous nous sentions écrasé sous le poids des couvertures que nous avons amoncelées sur nous. Nous étions d'une faiblesse telle que nos membres se refusaient presque à tout mouvement. Notre bouche entreouverte avait laissé couler une large trace de salive qui mouillait notre oreiller ; et l'avouons-nous ? en reconnaissant notre situation, quelques gouttes échappées de nos yeux vinrent encore le mouiller davantage. Nous étions tout étonné de nous-même ; cette énergie, cette fermeté qui ne nous laissaient jamais, où étaient-elles, que nous en étions ainsi à nous laisser aller au découragement ? ... Ah ! c'est que la machine affaiblie, ne répondait plus à la disposition de la volonté !

C'était un silence de mort dans la maison, nous étions seul ! Après de grands efforts, nous écartons de notre lit les couvertures qui nous accablaient. Nous portons nos regards vers la fenêtre qui nous avoisine, et nous voyons le grand Murier qui couvre la maison de son ombre, dessiner sur un ciel bleu et sans nuage, les longues pointes de ses larges feuilles, ou les gracieux contours des sinus que portent quelques unes d'entre elles ; pas la moindre brise ne semble les agiter, tandis que les feuilles d'un Platane, un peu plus loin dans la rue, montrent toutes leur revers, agitées qu'elles sont par le vent qui se fait sentir là. Hélas ! nous dimes-nous à nous même, voilà bien l'image de la vie ; là, à quelques pas seulement, le mouvement et la joie ; ici, l'inactivité, le repos de la mort ! Puis, notre imagination se plaisait à errer parmi les diverses éventualités qui pouvaient surgir de notre présent état. Reverrons-nous jamais Québec, avec tout ce que nous y avons laissé de cher ? Ce cimetière

de *Rose-Hill*, que nous avons tant de fois visité, ne deviendra-t-il pas notre dernière demeure ? Eh bien ! soit : puis qu'en une telle matière nous n'avons pas voix au chapitre, nous nous soumettons bien volontiers à tout ce que la Providence pourra en décider par rapport à nous. Puis, nous étions déjà à choisir le lieu précis où nous irions dormir notre dernier sommeil.

Il est un petit ruisseau, qui en formant de légères cascades, sépare du reste une certaine portion de la colline où se trouve le cimetière, pour aller se jeter dans la rivière Ocmulgee, qui le borne au Nord-Est. Sur la pente de la partie séparée par ce petit ruisseau, se trouvent les sépultures des pauvres ; ne serions pas bien au milieu d'eux ? Né parmi les pauvres, n'ayant jamais connu les richesses, pourrions-nous être en meilleure compagnie que parmi ceux qui furent nos égaux ? Nous n'aurons ni colonne, ni statue, ni vases de ces riches marbres qu'on voit briller dans les enclos de ce côté-ci du ruisseau, mais qu'en avons-nous besoin ? Ne serons-nous pas au milieu des plus rares beautés de cette nature que nous avons si longtemps étudiée et que nous nous sommes plu tant de fois à admirer ? Et ne se trouvera-t-il pas ici quelque main amie qui, compatissant au sort de l'étranger voyageur, viendra planter sur sa tombe un Génévrier ou un Cyprès au feuillage toujours vert, comme image de la vie dormant sous cette terre ? Oh ! oui, certainement ; nous en connaissons déjà plus d'une, quelque court qu'ait été notre séjour ici. Elles viendront jeter sur nous les couronnes d'immortelle et planter l'arbre du souvenir ; et après cela que le Lierre soit laissé libre de s'étendre sur le tertre et de s'attacher à l'arbre, nous vivrons encore dans le souvenir des amis que nous avons laissés là bas, pour avoir part à leurs suffrages, et cela nous suffit.

Mais sans nous laisser complètement abattre par ces sombres pensées, nous nous demandons s'il ne serait pas convenable d'appeler un médecin ? Impossible pour le moment, car pour peu qu'il s'aviserait de dire que c'est la fièvre de la petite vérole, c'en serait assez, comme on l'avait fait quelques jours auparavant en cette ville, pour faire appointer un agent de police à la porte de notre maison,

afin d'avertir les passants d'avoir à prendre l'autre côté de la rue, et de ne permettre d'admission qu'au seul médecin demandé. D'ailleurs, nous étions seul et incapable de sortir. Nous remettons la partie au lendemain, espérant que nous pourrions nous même aller trouver ce médecin.

Vers les 6 heures on vint frapper à notre porte, c'était Mikle, notre petit serviteur. Nous l'envoyons chercher, dans un magasin voisin, quelques biscuits secs (*crackers*), et, quelques minutes après nous nous traînons avec peine au réfectoire. On nous questionne alors sur notre situation, et on ajoute ensuite, en riant aux éclats : mais ce sont les fièvres intermittentes ou les *chills* (mauvaises fièvres qui règnent ici en été) que vous avez ?—C'est assez que la compassion fasse défaut, répondîmes-nous, épargnez nous la moquerie.—Nous prenons quelques gorgées de thé avec un petit biscuit que nous y faisons tremper, et nous allons aussitôt après reprendre notre lit. La fièvre paraît diminuer insensiblement, et nous nous sentons quelque disposition au sommeil.

Lundi, 8 Mai.—Nous avons passé une assez bonne nuit, et quoique encore bien faible, la fièvre paraît nous avoir quitté. Mais voilà que des douleurs d'entrailles, plus violentes que jamais, se montrent de nouveau. Nous nous rendons de suite chez un médecin ; il est sorti, et ne sera de retour que dans 2 ou 3 heures. Où s'en trouve-t-il un autre ?—Le droguiste du coin, nous répond-on, est aussi un médecin, vous pourriez le consulter. Nous entrons de suite et lui exposons notre cas. Et après maintes explications, il nous dit : votre malaise actuel n'est rien autre chose que la dysenterie ; je vais vous donner un remède qui vous en guérira en peu de temps. Mais, ajouta-t-il, je suis porté à croire que vous souffrez d'une affection chronique des intestins, et pour vous en guérir, il vous faudra suivre un régime particulier, pendant un assez long temps. Puis il nous donna un liquide à prendre où entraient le camphre, l'opium, la menthe, le gingembre, le piment, le chloroforme, et la glycérine. Aussitôt rendu chez nous nous ingurgitions une cuillerée de cette composition, et avant cinq minutes nous sentons nos douleurs s'apaiser. Et nous

avons tout lieu de croire que pour le reste aussi, ce médecin ne s'est pas trompé.

Mardi, 9 Mai.—Une petite promenade en voiture achève de nous remettre de notre dyssenterie. Nous nous rendons chez Mr. Aderholt, un peu en dehors de la ville, et dont la résidence a quelque ressemblance avec celle de Mr. Wilkinson. La dame de céans, qui est une convertie, est grande amatrice d'oiseaux. Elle a promis un serin à Mr. Bazin, et de là le sujet de notre visite. A part de ses nombreux serins, Mde. Aderholt nous fait voir un magnifique Moqueur de Virginie, plus gros que tous ceux que nous avons vus encore, et pouvant, pour le chant, prendre aussi le premier rang parmi ses semblables.

On nous offre aujourd'hui des ronces mûres; ce sont les premières de la saison.

(*A continuer*).

FAITS DIVERS.

Tremblements de Terre—Nous n'avons pas eu moins de deux secousses de tremblements de terre, dans l'espace de huit jours. Heureusement qu'elles n'ont pas été assez sérieuses pour donner lieu à des accidents. La première s'est fait sentir le 9 du courant, à 7 h. 55 m. P. M. Les vibrations n'ont pas duré moins de 25 à 30 secondes, elles paraissaient se diriger du Sud-Ouest au Nord-Est. La seconde a eu lieu le 15, à 12 h. 28 m. P. M. Elle n'a duré guère plus de 5 à 6 secondes, avec des vibrations bien plus faibles que dans la première.

Pont de Glace.—C'est dans la journée du 7 du courant que le fleuve nous a présenté un pont à glace vive d'une rive à l'autre; et dès l'après-midi, des piétons l'avaient déjà traversé. Les glaçons flottants arrêtés depuis quelques jours au Cap-Rouge, tenaient presque continuellement le fleuve à l'eau clair, ce qui n'a pas peu contribué à favoriser

la formation de ce pont. Inutile d'ajouter que la gent patiente ne laisse pas échapper l'occasion de se livrer à son exercice favori.

Lapins Sauvages.—Il y a environ soixante-dix ans, on introduisit quelques lapins domestiques dans l'île de Sable, petit îlet sablonneux qui se trouve dans l'Atlantique, à environ 100 milles des côtes de la Nouvelle-Ecosse. Ces lapins abandonnés à eux-mêmes, revinrent à leur état sauvage primitif dans leur robe d'un gris argenté uniforme, avec seulement un collier blanc, laissant entrevoir quelque affinité avec des races éteintes.

Température.—Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent dans l'ordre qui suit, pour les mois de Novembre et de Décembre.

NOVEMBRE.

Maxima.		Minima.		Moyenne.	
Wolfville	55.4	Montréal	-6.6	Wolfville	32.6
St. Jean N.-B.	53.0	Québec	-6.5	Montréal	32.1
Montréal	52.3	Toronto	0.0	Toronto	30.6
Québec	47.6	St. Jean N.-B.	1.0	St. Jean N.-B.	30.2
Toronto	47.1	Wolfville	7.3	Québec	28.5

DÉCEMBRE.

Maxima.		Minima.		Moyenne.	
Wolfville	52.5	Montréal	-22.9	Wolfville	24.6
Toronto	48.2	Toronto	-21.0	Toronto	20.3
Montréal	46.0	Québec	-17.0	St. Jean N.-B.	19.7
St. Jean N.-B.	45.0	St. Jean N.-B.	-13.0	Montréal	17.5
Québec	44.0	Wolfville	0.0	Québec	11.3

Novembre nous donne une moyenne inférieure à celle de 1870 de 5° à 18° suivant les différents lieux. Pour Décembre, la moyenne se trouve aussi partout inférieure à celle de 1870, donnant une différence de 5° à 11° avec les différents lieux.

En 1870, c'est Québec qui avait la plus basse température pour Décembre, -11°.0; en 1871, c'est Montréal avec -22°.9.

La température moyenne de l'année 1871 nous donne une différence en moins de 2°.7 sur celle de 1870; la première étant de 40°.1 et la seconde de 42°.8.